





































il me semble aujourd'hui que faire la même chose pour un résultat chaque fois différent est un exercice au moins aussi difficile que celui d'observer et de reproduire les choses.

Il est vrai que dans l'itinéraire d'un artiste ou d'un technicien, les choses changent comme nous changeons nous-mêmes. Mais que signifie ce changement ? J'ai toujours considéré le changement comme la caractéristique des imbéciles (en dehors du domaine de la mode) ; une manière de non-consistance, comme ceux qui se définissent « modernes » ou « contemporains ». J'aimais la rigueur de la science, la répétition et la façon dont tout cela finissait dans l'exclusion : tout comme j'aimais la « bêtise », l'intelligence des conversations de l'Osteria, et préférais le rien d'une nuit d'allégresse à la méditation idiote.

Il est certainement très difficile de fixer ou de connaître les limites exactes de ce que j'ai appelé bêtise et intelligence car ce sont aussi des projections, comme la beauté... et tout le reste. Si l'on sort de la norme et de la structure des choses, il est à coup sûr difficile de progresser ; c'est pourquoi, durant de nombreuses années je me suis tenu à la discipline, aux traités classiques et aux règles de l'architecture, non par conformisme ou par un quelconque besoin d'ordre — au contraire, si je devais faire un portrait psychologique de moi-même je devrais dire que cette tendance est plus forte aujourd'hui — mais parce que je percevais les limites souvent stupides de qui s'écartait de cet ordre.

En entrant dans Sant' Andrea de Mantoue par un de ces jours où le brouillard pénètre dans l'église, on remarque combien aucun espace n'a su approcher de si près la campagne — plus précisément cette basse plaine padane — que cet espace mesuré et contrôlé. C'est un thème qui m'a toujours passionné même si aujourd'hui il me semble trouver d'autres degrés de liberté : une liberté qui cependant me sépare complètement de celle de mes contemporains, car la liberté la plus grande me porte à continuer d'aimer l'ordre, ou tout au moins, un désordre discret et toujours raisonné.

primum ratio Symmetriarum, a qua sumatur sine dubitatione commutatio” [on doit donc fixer sans aucun doute comme première règle à la symétrie d’admettre sa propre modification].»

C’est de cette base-là que procède l’analyse des édifices : les édifices représentent tant d’opportunités diverses, qu’ils s’éloignent presque toujours de la première *ratio* ; mais il est clair qu’en l’absence de celle-ci, il n’y a pas de changement possible.

Bien sûr, tous ces objets, leur qualité, présupposent une mesure. Comment mesurer la quantité et la qualité de l’à-pic de la chambre que j’ai évoqué dans ce livre ? Comment mesurer la qualité de la chute de Lord Jim alors qu’il s’agit justement d’une chute dont il ne pourra jamais revenir ? Comment mesurer les édifices, si un amphithéâtre peut devenir une ville et un théâtre une maison ?

Je parle donc ici de certains de mes projets — en répétant parfois ce que j’ai écrit précédemment —, car il ne me semble pas y avoir de divergence entre l’annotation personnelle et la description, entre l’auto-biographie et la technique, entre ce qui pourrait être et ce qui n’est pas.

On pourrait dire de chaque projet comme d’une histoire d’amour inachevée : aujourd’hui ce serait plus beau. Et cela signifie pour chaque artiste authentique l’envie de refaire, non pas de refaire pour changer quelque chose (ce qui est le propre des gens superficiels), mais de refaire à cause d’un étrange sentiment de la profondeur des choses, pour découvrir quelle sorte d’action pourrait se dérouler dans le même contexte, ou *vice versa*, comment le contexte, avec de légères altérations, modifierait l’action.

Je reviens encore à ce que j’ai dit précédemment, et dirai encore, du théâtre et du miroir... l’envie de refaire c’est un peu comme prendre deux fois la même photographie : aucune technique n’est suffisamment parfaite pour empêcher les variations dues à l’objectif, à la lumière, et finalement c’est aussi le désir de voir surgir un objet différent. Sûrement différent.

C'est peut-être cette part autobiographique de l'édifice que je veux voir dans l'architecture, mais aussi dans l'abandon de l'architecture.

Comme je l'ai dit, j'aurais pu tout aussi bien intituler ce livre *Oublier l'architecture*. Car même si j'y parle d'une école, d'un cimetière, d'un théâtre, il est plus juste de dire que je parle de la vie, de la mort, de l'imagination.

En évoquant tout cela et en parlant de mes projets, je songeais une fois encore à mettre un terme à mon travail d'architecte. C'est une aventure que j'ai toujours tentée. Je pensais encore que mon dernier projet, comme la dernière ville connue, comme la dernière relation affective, se confondait avec la recherche du bonheur, identifiant le bonheur à une sorte de paix. Ce pouvait être un bonheur plein d'une intense inquiétude, mais il me semblait toujours définitif.

Aussi, à la prise de conscience des choses se mêlait l'envie de pouvoir les abandonner, le goût d'une sorte de liberté qui réside dans l'expérience, un peu comme un passage obligé pour que les choses acquièrent leur mesure.

Mais il est certain que cette idée d'achèvement, de terme, va au-delà de l'architecture et que chaque expérience n'est que l'une des prémisses de ce que l'on voudrait faire. Je songeais à tout cela en regardant la figure de la Fortune depuis la terrasse du Théâtre du Monde à Venise. Et je pensais, oui je pensais encore, à la machine de l'architecture, la machine de l'architecture était en réalité la machine du temps.

À travers ces concepts de temps et de lieu, j'avais trouvé l'analogie de l'architecture, celle que j'avais appelée « la scène fixe des vicissitudes humaines » — et cela aussi avait centré mon intérêt sur le théâtre et sur le *locus* du théâtre. J'aimais la scène fixe du théâtre d'Orange, car la scène, en quelque sorte, ne pouvait qu'être fixe. Comme étaient des *loci* bien définis les grands amphithéâtres d'Arles, de Nîmes, de Vérone. Ils constituaient les sites particuliers de mon éducation architecturale. Blancs contre le ciel de Provence, ils m'évoquaient les sites du théâtre lombard. Sur cette ville d'Arles, je pourrais écrire une monographie